



Dans les serres de **CHANEL**

Hüseyin Latif > P. 5

Lalehan Uysal, graine d'artiste

L'artiste photographe, graphic designer et journaliste Mme Lalehan Uysal nous propose d'observer la nature de plus près avec son exposition « For The Eye » qui s'est déroulée au sein de la galerie Ark Kültür à Cihangir (Beyoğlu, Istanbul).

Erraoui Youssra > P. 10



Victoire sans appel d'Ekrem İmamoğlu à Istanbul

Dimanche 23 juin, quelque dix millions et demi de Stambouliotes étaient appelés aux urnes pour rejouer l'élection du 31 mars remportée - à la surprise générale - par l'opposition après que celle-ci fut annulée par le Haut Conseil Électoral le 6 mai en raison d'« irrégularités ».

Camille Saulas > P. 6



Aujourd'hui la Turquie



172 F.6 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Matthieu Bardiaux : « Proposer des activités culturelles c'est d'abord les faire raisonner avec d'autres cultures »

Mireille Sadège et Camille Saulas > P. 10

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 172, Juillet 2019

« Faux lait » européen en Afrique de l'Ouest : un scandale économique, social, sanitaire et écologique



Surproduction oblige, le lait ré-engraissé européen est un fléau qui sévit en Afrique de l'Ouest du fait de la politique laitière menée de l'autre côté de la Méditerranée. Depuis des années, l'Europe exporte dans les pays de la région toujours plus de poudre de lait ré-engraissée de matières grasses végétales sans s'inquiéter outre mesure des effets collatéraux. Vendu à bas prix, ce lait en poudre détruit la filière laitière africaine tout en mettant en danger la santé de ses consommateurs et en nuisant à un développement respectueux de l'environnement.

Selon les chiffres d'Eurostat compilés par l'agro-économiste Jacques Berthelot, 276 892 tonnes de lait ré-engraissé avec des matières végétales provenant d'Europe se sont retrouvées sur les étals des pays ouest-africains, un phénomène dont l'ampleur ne cesse de progresser (+ 24 % depuis 2016). En cause : les politiques agricoles et commerciales de l'Union européenne (UE) pour régler la crise du lait. En effet, la levée, le 1^{er} avril 2015, des quotas laitiers imposés par l'UE ainsi que la hausse de la demande mondiale de beurre a accéléré la surproduction de poudre de lait écrémé, explique dans un rapport SOS Faim, Vétérinaires sans frontières, Oxfam ainsi qu'un collectif de producteurs ouest-africains.

(lire la suite page 6)

Nathalie Marti : « Les relations entre la Turquie et la Suisse sont étroites »

Avant les « Swiss Days » qui se dérouleront du 20 au 22 septembre à Istanbul, Nathalie Marti, Consule Générale de Suisse à Istanbul, revient pour Aujourd'hui la Turquie sur les relations économiques et commerciales entre la Suisse et la Turquie.

Pouvez-vous nous parler brièvement des relations économiques et commerciales entre la Suisse et la Turquie ?

Les relations entre nos deux pays sont étroites et caractérisées par un important dialogue politique et d'intenses relations économiques et commerciales. Depuis 2008, et en dépit de la crise économique d'alors, elles se sont encore intensifiées. Suisse et Turquie sont liées par un accord de protection des investissements depuis 1988 et un accord visant à éviter la double imposition depuis 2013. Les pays membres de l'AELE, dont la Suisse fait partie, sont liés à la Turquie par un accord de libre-échange depuis 1991 ; une nouvelle mouture modernisée de cet accord a été signée l'an dernier.

En parallèle, la Suisse et la Turquie ont révisé leur accord bilatéral dans le domaine de l'agriculture. Tous ces accords permettent aux relations économiques de se développer dans un cadre légal harmonieux.

Peut-on dire que ces relations sont bien ancrées, constantes et en progression ?

Ces relations continuent à progresser. L'intérêt des sociétés suisses pour le marché turc est bien présent malgré les difficultés politiques et économiques du moment. Plusieurs sociétés suisses

parmi lesquelles ABB, Clariant, Nestlé et Roche planifient d'accroître leurs activités en Turquie dans un proche avenir. Le premier nouvel investisseur de 2019 en Turquie pourrait bien venir de Suisse, avec Frachtbox, société active dans le secteur de la logistique, qui a ouvert le 1^{er} janvier dernier son premier bureau à l'étranger et qui a choisi Istanbul pour ce faire. Kara Holding, en étroite coopération avec ses partenaires autrichiens et suisses, planifie de faire un important investissement à Gaziantep à hauteur de 400 millions d'euros en implantant une nouvelle entreprise produisant la matière première nécessaire à la fabrication du tissu lyocell pour le secteur du textile.

Quel est le volume des échanges commerciaux et quel est le montant des investissements entre les deux pays ?

Selon les chiffres de la Banque Nationale Suisse, les investissements suisses en Turquie pour 2017 se sont élevés à 2.6 milliards CHF et les investissements turcs en Suisse à 186 millions US. En 2018, les exportations suisses (or exclu) vers la Turquie se sont élevées à 1'874 millions CHF et les importations de la Turquie vers la Suisse à 1'448 millions CHF.

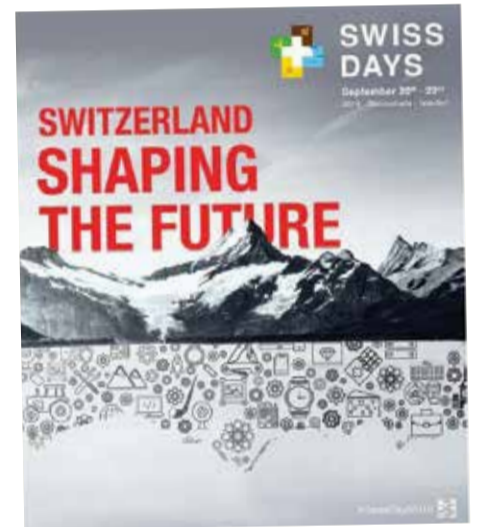
(lire la suite page 3)



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les regards, reflets des émotions > P.2



Retour sur...

Olivier Buirette, L'Europe centrale et les Balkans après les élections européennes, P. 2

Eren M. Paykal, Deuxième barrage de Turquie : Barrage de Silvan, P. 6

Ozan Akyürek, Les craintes s'accroissent autour de la 5G, P. 7





Dr. Olivier Buirette

Si tous les pays d'Europe centrale sont intégrés dans l'Union européenne (UE) et certains comme la Slovaquie sont dans la zone euro, nous avons vu à la faveur du sommet de Varsovie organisé début mai 2019 que beaucoup de questions restaient posées par cette Europe centrale de « retour en Europe » depuis trois décennies alors que nous fêterons les 30 ans de la chute du mur de Berlin le 9 novembre prochain.

En effet, en raison de crises, les entrées de 2004 et de 2007 n'ont pas été suivies des effets escomptés. Depuis, la belle vague démocratique et de liberté qui avait déferlé à l'Est s'est tarie au profit d'une évolution politique menant certains pays comme la Pologne ou la Hongrie vers de véritables régimes illibéraux et fortement eurosceptiques.

L'homme fort qui domine cet ensemble est incontestablement le Premier ministre hongrois Viktor Orbán de retour aux affaires depuis 2010 et dont le score aux élections européennes est tout à fait éloquent (52,14 %). Ce score a été renforcé par l'autre grand vainqueur de la région, le Parti Droit et Justice (PiS) au pouvoir en Pologne qui a récolté 42,4 % des voix. Les seuls pays d'Europe centrale qui conservent une majorité pro européenne — émanant soit de la droite Républicaine, du PPE ou du centre — sont la Tchéquie, la Slovaquie, la Roumanie ainsi que l'Estonie. Ailleurs, les pouvoirs politiques peu pro-européens sont confor-

L'Europe centrale et les Balkans après les élections européennes

tés en Bulgarie de même qu'en Croatie et en Slovénie où Janez Janša, que l'on appelle le « Viktor Orbán slovène », devait l'emporter avec 26,4 % des voix.

Globalement, le bloc anti-européen progresse nettement par rapport à 2014 avec 204 députés sur 751 rassemblant les eurosceptiques, l'extrême droite et les autres partis extrémistes classés anti-européens.

En 2014, ce bloc comptait 100 députés en ajoutant les non-inscrits (soit 48 eurosceptiques et membres des partis d'extrême droite ajoutés aux 51 non-inscrits). En l'espace de cinq ans, on constate donc une énorme progression de ce groupe qui a plus que doublé alors que partout — même s'ils arrivent encore en tête — les partis de la droite républicaine, du centre et de la gauche enregistrent un net recul. Bien que ne faisant pas partie de l'Europe centrobalkanique, le cas de l'Italie est impressionnant puisque la Ligue de Matteo Salvini enregistre un score de 33,64 % sans l'aide du Mouvement 5 Étoiles avec lequel elle est au pouvoir depuis juin 2018. En d'autres termes, l'extrême droite est à présent capable de gouverner seule l'Italie. Pour la France, hormis le score catastrophique du Parti socialiste (6,19 %), les résultats sont marqués par l'arrivée en troisième position des écologistes d'EELV (13,47 %) ainsi que par la victoire du Rassemblement Natio-

nal (23,31 %), le parti d'extrême droite de Marine Le Pen, face à la République en Marche (22,41 %).

De cette carte globale, seuls la Suède, la Hollande, l'Espagne et le Portugal ont reconduit des majorités de gauche.

On retiendra donc une percée considérable du camp anti-européen qui certes va rester minoritaire dans cette nouvelle législature, mais qui aura sans doute la possibilité de faire pression pour une renégociation des traités européens avec une forme de retour à un traité ramenant l'UE « maastrichtienne » actuelle à une sorte d'union douanière améliorée, une sorte de CEE conservant ce qui semblerait à ces groupes eurosceptiques le moins « mauvais » (soit ce qui avait été réalisé depuis 1992 et surtout depuis 2005). Par exemple, le Rassemblement National et la Ligue ne prônent plus la sortie de l'UE ni de l'Euro, et cette idée de nouveau traité européen a été largement expliquée par le célèbre souverainiste et ex-ministre en France, Jean-Pierre Chevènement.

Certes cette option aura peu de chance d'aboutir même avec plus de 200 députés, mais cela aura un poids sur les années à venir et les problèmes successifs que l'UE va devoir affronter comme la nomination prochaine du président de la Commission européenne qui succèdera à Jean-Claude Juncker en poste depuis 2014. En effet, si la CDU a gagné les eu-



ropéennes en Allemagne en réalisant un score de 28 % avec une liste menée par Manfred Weber — justement candidat à la Commission européenne — cela ne suffira probablement pas.

On retiendra donc que le poids des votes eurosceptiques centre-européens — souvent impressionnant par rapport aux chiffres en Europe occidentale — a été considérable dans ce scrutin européen et jouera un rôle important dans l'avenir ainsi que dans les prochaines consultations électorales dans ces États. Sur le plan européen, il est également évident que Matteo Salvini va continuer à se rapprocher de la Hongrie et va développer le fameux axe qu'il avait commencé à constituer, peut-être en y ajoutant bientôt la Pologne.

Tous ces paramètres seront à prendre en compte dans les mois qui viennent. Plus que jamais le défi d'une réponse aux discours eurosceptiques va s'imposer, les résultats de ces européennes le montrent d'autant plus que, globalement, l'abstention est en recul par rapport aux années précédentes, ce qui renforce la légitimité de ces résultats.

L'acte à venir sera donc celui de la présidence de la Commission européenne. C'est certain, beaucoup de choses en découleront.

Les regards, reflets des émotions

Dans la salle d'exposition Ark Kultur, j'ai découvert de magnifiques photos de graines. La graphiste et photographe Lalehan Uysal souligne que cette exposition réunit deux choses qui lui sont très chères, à savoir la photo et les graines : « *Je désire donner une nouvelle visibilité aux graines, car nous avons oublié qu'elles font partie intégrante de la nature. Elles sont l'essence de la vie. En Anatolie, les femmes nomades fabriquaient des colliers avec les graines qui les nourrissaient. Elles portaient ces ornements lorsqu'elles se rendaient sur de nouvelles terres* ». Ses photos, qui n'ont nécessité ni filtres ni retouches, mais simplement une observation méticuleuse, étonnent puis attisent la curiosité des visiteurs de l'exposition. « *Ainsi, grâce à l'esthétique de mes photos, les graines redevennent visibles* », explique l'artiste. En écoutant Lalehan Uysal parler de ces « *sources de la vie* », de ces « *véritables trésors* », j'observe dans ses yeux la passion.

Comme chaque année, le programme du 47^e Festival international de musique classique d'Istanbul organisé par la Fondation pour la culture et les arts (İKSV) fut remarquable. Parmi les lieux incontour-



nables du festival, il est impossible de ne pas mentionner l'église Sainte-Irène, située dans le parc du palais de Topkapı. Cette église byzantine de plus de 900 ans qui dispose d'une incroyable acoustique n'ouvre ses portes aux visiteurs que lors de quelques concerts qui se déroulent dans le cadre de ce festival. Le 12 juin, c'est là qu'a eu lieu un concert de chants baroque avec la chorale Rias de Berlin qui, dirigée par le brillant chef Florian Helgath et accompagnée par des instruments de l'époque, a interprété les œuvres de Johann Sebastian Bach, Antonio Vivaldi et Georg Friedrich Haendel. Durant une heure, les chants ont donné une atmosphère magique à l'église. Dans les regards des choristes et de leur chef, on pouvait y voir l'enthousiasme.

Le 20 juin, à Saint-Irène, le Prix d'excellence du festival a été remis par Bülent Ezcacibaşı, président du CA de l'İKSV, au grand violoniste et chef d'orchestre Yuri

Bashmet. Par la suite, nous avons assisté à une première mondiale en écoutant la dernière œuvre d'Alexander Tchaïkovsky dédiée à Yuri Bashmet. L'altiste russe était accompagné par Les Solistes de Moscou dont il est le fondateur et le chef d'orchestre. À l'issue de ce concert inoubliable, les yeux de Yuri Bashmet, entouré de ses musiciens, étaient emplis de joie.

Le concert du 22 juin s'est déroulé dans la salle de congrès et d'exposition Lütfi Kırdar. Étaient réunies pour l'unique triple concerto de Beethoven trois étoiles montantes du monde musical : Valeriy Solokov (violin), Narek Haknazaryan (violoncelle) et Yulianna Avdeeva (piano). Le trio était accompagné par l'orchestre philharmonique de Borusan, conduit par Sascha Goetzl. À la fin du concert, le chef d'orchestre a félicité chaleureusement ses musiciens, on pouvait alors deviner la complicité dans leurs regards.

Dimanche 23 juin, les Stambouliotes ont renouvelé leur confiance en Ekrem İmamoğlu. Le candidat du parti d'opposition (CHP) aux municipales d'Istanbul a obtenu 54,2 % des suffrages exprimés, soit le score le plus élevé pour une élection municipale à Istanbul depuis



trante-cinq ans. Quelques heures après l'annonce des résultats, il est apparu sur les écrans de télévision. C'est une grande fierté qui transparait dans son regard.

Depuis juin et l'attaque de deux pétroliers dans le golfe d'Oman, la tension entre Téhéran et Washington est à son comble. Les Américains ne cessent de pointer du doigt la responsabilité de l'Iran qui réfute tout. La présence militaire américaine ne cessant d'augmenter dans la région, la politique iranienne de Donald Trump devient chaque jour un peu plus dangereuse, car elle ouvre la voie à une guerre qui pourrait représenter un grand péril pour la région et la paix mondiale. Lorsque le président américain profère des menaces à l'égard de l'Iran, c'est de la folie qui émane de son regard.



Nathalie Marti : « Les relations entre la Turquie et la Suisse sont étroites »

(Suite de la page 1)

Outre l'accord de 1988 sur la protection des investissements et l'accord contre les doubles impositions qui est en vigueur depuis 2013, existe-t-il des mécanismes permettant la facilitation des échanges ?

Les échanges commerciaux sont aussi facilités par le Memorandum d'accord de 2001 établissant une commission mixte et celui de 2002 établissant des consultations économiques et commerciales à haut niveau. Des réunions de ce type se tiennent chaque année entre les deux pays. En outre, l'évaluation et la certification de la conformité et de la qualité des marchandises sujettes à l'importation et à l'exportation aux standards ou aux réglementations techniques sont effectuées conformément à la législation y afférente en matière de commerce extérieur.

Quelles sont les villes et les régions les plus prisées par les entreprises suisses en Turquie ? Pourquoi ?

Premièrement la grande zone industrielle voisine de la mer de Marmara, avec Istanbul, mais aussi Izmit, Kocaeli et Bursa est très prisée des entreprises suisses. Suit la zone industrielle proche de la mer Égée avec Izmir où se concentrent le tissage, l'industrie alimentaire, les machines, les pièces de rechange et les produits pétroliers. L'Anatolie centrale avec Ankara, Eskişehir, Gaziantep, Kayseri, Kırıkkale, Konya et Sivas est également importante pour le *business*. Enfin, le doux climat de la mer Noire attire les entreprises à la recherche de produits agri-

coles de qualité (on sait que les Suisses sont friands de chocolat aux noisettes !) ; des villes comme Rize, Trabzon, Samsun et Zonguldak attirent quant à elles des entreprises qui ont recours à l'industrie lourde. Le Swiss Business Hub Turkey – qui est rattaché à mon consulat général – organise régulièrement des *roadshows* sillonnant la Turquie à la recherche de potentielles entreprises exportatrices pour les PME suisses. Dans un autre registre, il a aussi organisé à Sanliurfa une conférence sur la biotechnologie naturelle qui s'est concentrée sur l'agriculture durable et les potentielles technologies à développer en Turquie.

Quels sont les secteurs d'activités des entreprises suisses les plus actives en Turquie ?

Il y a les sociétés internationalement connues comme ABB (machines), Clariant (chimie), Nestlé (produits alimentaires), Novartis (produits pharmaceutiques), Roche (produits pharmaceutiques) et Schindler (ascenseurs). Les domaines les plus importants restent donc les produits chimiques et pharmaceutiques, les machines, l'électronique et les instruments de précision ainsi que les montres. On note toutefois qu'au cours des deux dernières années, l'industrie de la défense a gagné en importance. De manière générale, la Suisse se situe au 8^e rang des pays importateurs en Turquie (2018).

Quelle est l'importance du marché turc pour les entreprises et les investisseurs suisses ?

D'ici 2023, 7,5 millions nouveaux loge-

ments devraient être construits en Turquie, ce qui devrait aller de pair avec des investissements dans les secteurs énergétiques et les infrastructures. Pour les PME suisses, cela pourrait représenter des opportunités en matière d'exportation, notamment dans le secteur des énergies renouvelables. Les entreprises suisses pourraient mettre à disposition leurs expériences et leurs technologies et en retour bénéficier des énormes opportunités du marché turc.

En septembre seront organisés les Swiss Days à Istanbul, qu'attendez-vous de cet événement ?



C'est la première fois que nous allons organiser des *Swiss Days* en Turquie et nous nous réjouissons de pouvoir offrir aux sociétés et aux institutions suisses une telle plateforme pour faire la promotion de leurs produits, faire découvrir la « *Swissness* » et la haute valeur ajoutée qui va avec. Nous sommes heureux d'avoir obtenu le soutien de la mairie de Şişli pour ce projet. Plusieurs entreprises suisses seront présentes et nous



espérons que de nombreux visiteurs intéressés par la Suisse, ses produits, ses services et sa gastronomie se déplaceront au YAPI KREDI BOMONTI du 20 au 22 septembre. Si nous rencontrons le succès escompté, nous aimerions répéter cet événement sur une base annuelle et peut-être sortir d'Istanbul.

Les relations tumultueuses entre la Turquie et l'UE ont-elles des répercussions sur les relations turco-suisses ?

La Suisse se situe géographiquement au cœur de l'Europe et de l'Union européenne. Tout ce qui touche cette dernière, la concerne aussi. La question des réfugiés en provenance de la Syrie et sa gestion efficace par la Turquie en est un exemple. En outre, en tant qu'Etat participant pleinement à la libre circulation des personnes et en tant que membre de la zone Schengen (nous avons conclu des accords bilatéraux avec l'UE dans ces deux domaines), la Suisse se doit de respecter les règles de l'UE en la matière. Par ailleurs en tant que pays membre du Conseil de l'Europe, à l'instar de la Turquie, la Suisse tient aux valeurs défendues par cette institution en matière de démocratie, d'état de droit et de respect des droits fondamentaux. Les turbulences qui ont suivi la tentative de coup de d'Etat de 2016 en Turquie et qui perdurent ont dès lors forcément un impact sur la perception que la Suisse a de la Turquie.

* Propos recueillis par Mireille Sadège

Les « Swiss Days » débarquent à Istanbul

Du 20 au 22 septembre, le Swiss Business Hub Turkey et la Chambre de commerce suisse en Turquie, en étroite collaboration avec le Consulat général de Suisse à Istanbul et le Switzerland Global Enterprise, organisent les « *Swiss Days 2019* » à Yapı Kredi Bomontiada, au cœur d'Istanbul.



Afin de soutenir les investisseurs et exportateurs suisses qui désirent faire des affaires en Turquie et profiter du grand potentiel du pays, le Swiss Business Hub Turkey, qui poursuit sa mission de consultant (export & investissement), est conscient que d'importants efforts doivent être entrepris afin d'attirer davantage de sociétés suisses. La créativité et l'esprit d'initiative étant indispensables, ils ont pensé créer il y a un an une plate-forme destinée aux entreprises suisses pour leur faire découvrir tout le potentiel de la Turquie et encourager les rencontres ainsi que les échanges avec

les distributeurs locaux, les clients et de potentiels partenaires.

Pendant trois jours, les *Swiss Days* d'Istanbul promettent d'être riches en opportunités, l'objectif étant de fournir une plate-forme unique de promotion de la Suisse et des entreprises suisses que ce soit dans le domaine de la technologie, de l'éducation, ou de la culture. Des stands d'exposants mettront en lumière la valeur de sociétés et d'institutions suisses issues de différents secteurs porteurs, à commencer par l'agriculture et l'alimentation, mais aussi l'horlogerie, l'éducation, la santé, les cosmétiques, le textile, la culture et le tourisme.

Soutenu par la municipalité de Şişli, Bomontiada, le Consulat suisse à Istanbul, la Chambre de Commerce Suisse en Turquie, la Switzerland Global Enterprise, Swiss Tourism, dDf, Turkish Airlines et Bomonti, le projet a déjà conquis une vingtaine d'entreprises, à commencer par Business Luzern, Swiss International School in Dubaï, Hapimag, Shangri-La Istanbul, Swiss Hotel The Bosphorus, Julius Baer, PENERGETIC, Barry Callebaut,

Tektas, UBP, ainsi que Swiss Tourism, Nestlé, l'école Hôtelière de Lausanne, On Shoes, Victorinox, mais aussi Turkish Airlines et La Prairie.

Fin septembre, Yapı Kredi Bomontiada deviendra ainsi un véritable îlot suisse. Au cœur d'Istanbul, ce lieu tendance et magnifique était tout indiqué pour accueillir cet événement puisque la fabrique de bière a été créée par un Suisse, Christian August Bomonti, en 1872, nous a confié le directeur du Swiss Business Hub Turkey, Mehmet Yıldırımli.

Ce dernier nous a par ailleurs dévoilé le programme de cet événement qui s'annonce tout bonnement incontournable pour les consommateurs tout comme les hommes et femmes d'affaires.



Après une conférence de presse le 19 septembre et une soirée de gala, les *Swiss Days* seront officiellement lancés. Entre ateliers, séminaires, activités pour les enfants et concerts, mais aussi diffusion d'émissions de radio, il y en aura pour tous les goûts ! Outre des activités réservées aux experts (le Gala et l'Economic Forum notamment), les *Swiss Days* sont ouverts à tous et gratuits. L'événement sera l'occasion idéale pour découvrir les produits suisses en faisant un petit crochet par les stands d'exposants ! Chocolats et fromages suisses n'attendent que vous !

Sans conteste, les *Swiss Days* devraient attirer de nombreux visiteurs, d'autant plus que la municipalité de Şişli organise pour l'occasion le Streetfestival. Et, au vu du programme, on ne peut qu'espérer que cet événement sera reconduit chaque année !

* Hüseyin Latif et Camille Saulas



Victoire sans appel d'Ekrem İmamoğlu à Istanbul

Dimanche 23 juin, quelque dix millions et demi de Stambouliotes étaient appelés aux urnes pour rejouer l'élection du 31 mars remportée – à la surprise générale – par l'opposition après que celle-ci fut annulée par le Haut Conseil Électoral le 6 mai en raison d'« irrégularités ». À l'issue d'une seconde campagne pour une élection à l'enjeu national du fait de la charge symbolique de la perle du Bosphore et de son poids culturel, économique ainsi que financier, les habitants d'Istanbul ont de nouveau offert les clés de la mairie à Ekrem İmamoğlu qui a ainsi réitéré son exploit de mars dernier tout en creusant l'écart avec le candidat du parti au pouvoir. Les Stambouliotes pouvaient laisser éclater leur joie.



Photo: Sibel Baykam

La course pour Istanbul se termine. Après que le Parti de la Justice et du développement (AKP) ait perdu le contrôle de la plus grande ville du pays, celui qui avait été déchu le 6 mai et qui était encore inconnu avant les municipales a finalement réussi à reprendre la mairie d'Istanbul. Avec 54,21 % des voix (le plus haut score jamais atteint pour une municipale à Istanbul depuis trente-cinq ans), Ekrem İmamoğlu, candidat du Parti républicain du peuple (CHP), sera de nouveau investi maire d'Istanbul. Son rival, Binali Yıldırım, proche du président Recep Tayyip Erdoğan et ancien Premier ministre, a quant à lui obtenu 44,99 % des suffrages. La victoire est écrasante et incontestable. Avec près de 800 000 voix d'avance, Ekrem İmamoğlu creuse ainsi nettement l'écart avec Binali Yıldırım. Le 31 mars, l'ex-maire du quartier de Beylikdüzü (2014-2019) avait remporté le scrutin d'une courte tête face à l'un des poids lourds de l'AKP, le devançant

d'environ 13 500 voix, un écart infime dans une ville qui compte 10,5 millions d'électeurs. Ekrem İmamoğlu, 49 ans, avait alors obtenu 48,8 % des voix, tandis que Binali Yıldırım, 64 ans, comptait 48,55 % des suffrages, selon les chiffres officiels du Haut Conseil Électoral (YSK). Mais, à la suite de recours déposés par l'AKP qui venait de perdre son fief qu'il contrôlait depuis 25 ans ainsi que par son allié le MHP (Parti d'action nationaliste), l'YSK a annoncé l'annulation partielle des élections municipales à Istanbul en raison d'« irrégularité », certains assesseurs n'étant pas des fonctionnaires comme l'exige la loi turque. Dès lors, le mandat de maire devait être remis en jeu – les mandats des conseillers municipaux et des maires de quartier n'étant pas concernés par la décision de l'YSK. La seconde campagne était lancée.



Photo: Bedri Baykam

Malgré les enjeux cruciaux entourant la mairie du poumon économique du pays (un tiers du PIB) et de la ville la plus peu-



plée (16 millions d'habitants) de Turquie, la seconde campagne pour la mairie d'Istanbul fut bien différente de la première avec, en particulier, l'organisation d'un débat télévisé de trois heures le 16 juin entre les deux rivaux, une première depuis 17 ans ! Par ailleurs, si le Président turc a poussé les 1,7 million d'abstentionnistes à se rendre aux urnes et a fait des appels du pied aux électeurs kurdes – cruciaux pour que son candidat renverse la tendance –, le chef de l'État s'est montré plus en retrait, davantage enclin à laisser son poulain quelque peu à la traîne dans les sondages sur le devant de la scène. De plus, conscient des ressorts qui ont permis à son rival de gagner une première fois et des échecs stratégiques du parti au pouvoir, la rhétorique de l'AKP fut moins clivante, plus conciliante, la dramatisation des enjeux a été mise davantage de côté si ce n'est

dans la dernière ligne droite, privilégiant davantage les acquis depuis l'arrivée au pouvoir de l'AKP. Quant au candidat du CHP, fort de ses alliances, il a persévéré dans sa stratégie qui lui a permis de décrocher les clés d'Istanbul le 31 mars. Cet entrepreneur énergique et d'une assurance tranquille a mené une nouvelle campagne de terrain continuellement marquée par un discours rassembleur ayant pour but de convaincre que, le 23 juin au soir, « tout ira bien ».

Ajoutée à la situation économique, à la colère et au sentiment d'injustice qu'a pu susciter la décision du 6 mai, la stratégie d'İmamoğlu fut encore une fois payante, les électeurs d'Istanbul ayant accordé leur confiance à l'étoile montante de l'opposition. Si cela n'est qu'un « changement dans la vitrine » sans conséquence, comme a pu le soutenir Recep Tayyip Erdoğan qui avait pourtant coutume de déclarer « Qui remporte Istanbul remporte la Turquie », il n'en reste pas moins que c'est un cinglant et double revers pour le parti au pouvoir ainsi que pour le chef de l'État, mais aussi le signe que les Stambouliotes – et les Turcs qui ont suivi avec passion ce second round des municipales – tiennent au processus démocratique ainsi qu'à la séparation des pouvoirs. Ekrem İmamoğlu, qui représente pour certains le nouveau leader de l'opposition, a en effet pris le pouvoir d'une ville symbolique pour le président turc qui a fait ses premiers pas dans l'arène politique en se faisant élire maire d'Istanbul en 1994.

Ekrem İmamoğlu sera-t-il le prochain à profiter de ce tremplin et à vivre une ascension jusqu'au sommet de l'État ? Il est trop tôt pour le dire, aucune élection n'étant normalement prévue d'ici 2023. De plus, bien que l'image d'invincibilité du chef de l'État ait été écornée, l'AKP reste la première force politique de Turquie après dix-huit années d'exercice du pouvoir, est majoritaire au conseil municipal et contrôle 25 des 39 arrondissements de la ville. Si la victoire de cette figure charismatique est un signe encourageant pour la démocratie turque, le nouveau maire de la « ville-monde » a encore bien des obstacles devant lui avant l'échéance électorale qui aura lieu l'année du centenaire de la République laïque.

* Camille Saulas



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Aréol
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Istanbul a réélu son maire ce mois-ci. Après trois mois de discussions et d'instabilités politiques, nous avons été les témoins d'un étonnant, mais d'autant plus soulageant, résultat. Pourquoi soulageant ? Parce que mise à part l'opinion et/ou l'engagement politique de chacun, l'alternance du pouvoir est un bon signe pour la santé de la société, pour retrouver ou garder un certain équilibre sur la scène politique mondiale. C'est une victoire, car depuis 1994 le pouvoir à Istanbul a le même visage, c'est le même discours politique qui y résonne. Ce

Un nouveau de souffle

manque d'alternance devenu banal a pu avoir des effets négatifs. Certains ont perdu espoir quant à l'avenir. Cela a provoqué chez d'autres, qui cherchaient une vie éventuellement plus douce, la souffrance de l'exil. En parallèle un autre phénomène est observable. Depuis quelque temps, la crainte de l'altérité et de l'étranger a capturé les esprits pour les orienter, notamment en Anatolie. Où est passée cette croyance en nos capacités d'accueil de l'étranger ? Est-ce un mythe ? Sans doute ! Cela en a forcément été un. Un mythe autour duquel nous nous sommes réunis au fil de l'histoire, un mythe qui n'est pas sans fondement, la Mésopotamie étant le berceau de toute une civilisation.

Ce que je trouve soulageant dans ce changement qui a eu lieu sur la scène politique en Turquie, c'est ce signe que la crainte peut s'atténuer. Enfin. C'est un nouveau souffle. C'est le signe que la démocratie est encore vivante sur ces terres, que nous sommes peut-être prêts à renouer avec notre passé et à panser nos plaies. Ce n'est qu'un début. Nous ne pouvons qu'être conscients que le chemin sera long. Malgré les déconvenues politiques et économiques, il y a un peu d'espoir. Un brin d'espoir qui nous permet de respirer, un peu. Une once d'espoir qui nous permet de continuer à respirer.



Photo: Bedri Baykam



Photo: Kurtuluş Arı





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

En juin dernier, à Paris, nous étions invités à un événement mondial ouvert au public. C'est avec un grand intérêt que nous avons pris connaissance des recherches qu'effectue depuis dix ans CHANEL sur les pouvoirs hydratants exceptionnels du *Cammelia japonica Alba*, véritable trésor végétal. C'est la deuxième fois que CHANEL participe au salon « Jardins, Jardin », qui s'est déroulé cette année du 6 au 9 juin dans le jardin des Tuileries. Pour l'occasion, ils ont recréé un champ-jardin¹ de 200 m² afin de faire découvrir aux visiteurs les cinq fleurs aux parfums envoûtants rentrant dans la composition de toute une ligne de soins de CHANEL. Cette année, sans tout dévoiler, l'histoire a tourné autour des soins et du camélia...



Du *Cammelia japonica Alba* aux produits cosmétiques, le champ-jardin et sa serre ont proposé une expérience unique et inédite, une échappée au cœur des plantations de camélias blancs de CHANEL qui se situent au pied des contreforts des Pyrénées.

Dans les serres de CHANEL

En effet, grâce à une vidéo projetée dans les serres, nous avons appris que CHANEL cultive des camélias blancs dans le sud-ouest de la France sur environ cinq hectares. Les 200 m² de reliefs vallonnés, à l'image de l'exploitation horticole, nous ont ainsi transportés à Caujac.



Nous avons suivi les étapes de transformation des fleurs en actifs cosmétiques, CHANEL ayant ouvert les portes de son laboratoire pédagogique afin de nous faire profiter de son expertise en création d'actifs naturels, avec un aperçu du polyFractionnement, un procédé unique breveté, qui permet de récupérer la quintessence active de la fleur et de créer un actif exclusif, sur-mesure, à l'action ciblée.

Cultivé et transformé par la maison la plus connue du monde, CHANEL, le *Cammelia japonica Alba* se révèle être au cœur des soins de CHANEL.

Une fleur, des chiffres

Le *Cammelia japonica Alba* est cultivé depuis 1 000 ans en Asie. Chacune de ses fleurs déploie 65 à 80 pétales. Il faut compter 150 fleurs pour obtenir un kilogramme de pétales.

Sept kilogrammes de fleurs fraîches sont nécessaires pour produire un kilogramme de l'actif *Camellia Alba PFA*.²

Un peu de botanique

Parmi les 28 000 variétés de camélias qui existent dans le monde, le *Cammelia japonica Alba* est l'une des plus remarquables. Sa floraison a lieu entre février et mars. Aussi gracieuse, avec ses pétales délicats enroulés sur eux-mêmes en spirales, que résistante, elle ne cède pas face aux intempéries. Dans l'exploitation de CHANEL, les fleurs, cultivées en pleine terre, sont minutieusement cueillies à la main de février à mars.

Un peu d'histoire

Célèbre depuis le VII^e siècle en Asie, le camélia est le symbole de la longévité et du bonheur au Japon, et est associé à la générosité en Chine. En France, les premiers camélias font leur apparition dans les jardins du château de Versailles au XVII^e siècle, mais ne résistent pas aux affres de la météo. On les replante alors en Bretagne et à Nantes qui devient le berceau de la fleur blanche, aujourd'hui principalement cultivée dans le Sud-Ouest de la France. Au XIX^e siècle, le camélia est arboré tant par les hommes que par les femmes. La fleur devient alors le symbole des plaisirs mondains, des dandys comme des romantiques, et plus tard... de Gabrielle Chanel !



Une femme, une fleur

Une rondeur presque géométrique, un blanc pur, des pétales d'une régularité absolue et à l'ordonnancement classique, la parfaite simplicité du camélia ne pouvait que séduire Gabrielle Chanel. Elle en fera son emblème, son porte-bonheur. Dans son appartement de la rue Cambon, sur les paravents et les lustres, le camélia orne également ses créations dès ses premières collections dans les années 1920.

Plus qu'un simple accessoire, elle détourne le camélia et l'interprète pour le faire fleurir inlassablement au détour d'une coiffure, d'une robe, d'un décolleté et d'un bijou.

Aujourd'hui, la maison CHANEL se réapproprie cette fleur signature dans toutes les matières et sous toutes ses formes, fidèle à l'esprit de Mademoiselle.

Propos recueillis à partir des documents officiels de CHANEL

Éditeur des réseaux sociaux : Meliha Serbes

1 Les camélias de ce champ-jardin seront replantés dans l'exploitation horticole dès la fin de la manifestation « Jardins Jardin ».

2 PFA : PolyFractionnement des Actifs, Procédé spécifique à CHANEL permettant la création d'actifs cosmétiques ultra plus.



Ali Türek

Un homme brun à moustache et au regard dur... La photo de couverture était saisissante. Tout comme le choix du titre en français. Le livre d'investigation du grand journaliste allemand, Günter Wallraff, fut un coup dur pour des générations qui y ont découvert une réalité : les conditions de travail et de vie des hommes souvent seuls ; les traitements et les discriminations qu'ils ont subis durant leurs années de travail dans une Allemagne prospère.

Wallraff avait nommé son œuvre « Ganz Unten » (« Tout en bas »), mais son livre a été traduit en français avec un titre encore plus fort : « Tête de Turc ».

Comme une suite, avec un tout autre style, mais rendant un hommage contemporain et subtil à Wallraff, un autre livre vient d'y couler de l'encre.

La France et la Turquie... Si les deux pays sont liés par des siècles de relations diplomatiques, de coopérations et de liens humains, leur longue histoire commune comporte, tout de même, des zones peu ou mal connues... Parmi celles-ci, l'im-

Des racines et des destins

migration turque en France. Mal connu en France ainsi qu'en Turquie, ce phénomène social était presque invisible. Jusqu'à ce que « Histoire des Turcs en France », un livre de Ségolène Débarre et de Gaye Petek, jette une remarquable lumière sur cette page de l'histoire qui, du fait de barrières générationnelles ou sociales, était peu ou mal connue dans sa diversité, ses difficultés et ses formes de résistance.

Écrit à quatre mains et publié aux Éditions du Détour, leur livre retrace l'histoire de l'immigration économique qui vient de Turquie depuis les années 1960. Rendant parfaitement compte d'une réalité qui est tout sauf monolithique, l'œuvre s'ouvre par un bref rappel sur la multitude.

D'abord, la pluralité dans le temps ! Cette présence turque en France a été constituée de générations d'étudiants, d'opposants et d'intellectuels, bien avant les premières immigrations économiques.

Ensuite, la pluralité dans les mots : « le Turc ». Là aussi, l'œuvre souligne la pluralité de l'immigration turque en France

en termes de diversités ethniques, linguistiques et confessionnelles. L'existence de plusieurs identités ou de différentes appartenances utilisées souvent simultanément resteront le motif du livre dans les pages suivantes.

Sur la forme, la structure du livre illustre parfaitement une harmonie entre une suite chronologique et des thèmes majeurs de l'histoire des mouvements de populations. Chaque nouvelle génération y sont harmonieusement clarifiées par des thématiques : regroupement familial, mariages, réussite scolaire, essor du fait religieux, engagement citoyen ou politique...

Illustré par des extraits de lettres ou de souvenirs, on y évoque tour à tour les difficiles et solitaires débuts dans un nouveau pays, dans un nouveau mode de vie et surtout dans une nouvelle langue. Puis, les questions d'intégration, les résistances, parfois les replis ou encore la participation à la vie de la Cité ou l'émergence d'une diaspora et les moyens de l'État... L'ensemble des problématiques



actuelles y trouve leurs places... Ce livre réunit à merveille l'exigence du style académique et la vivacité d'une mémoire humaine, de cette « Abla » de tout un ensemble de générations d'immigration, « Histoire des Turcs en France » est construit par des dizaines de témoignages, des dizaines de portraits turcs. Des têtes de Turquie ! Leur histoire réussit à dessiner un beau portrait. Un beau visage, puisque multiple... Qui est le visage non seulement de la Turquie, mais aussi de la France. Une histoire qui continue à être écrite et un portrait qui est loin d'être achevé.



Camille Saulas

(Suite de la page 1)

Entrainant des surpluses considérables et la chute des prix, auquel s'ajoute une baisse de la consommation sur le marché européen, la Commission européenne et les industriels européens se sont tournés vers l'Afrique de l'Ouest dont le manque de législation en la matière n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Par ailleurs, alors que le coût des huiles végétales, et en premier celui de l'huile de palme, a baissé, ce sont finalement les importations extra-africaines d'un substitut, la poudre de lait maigre ré-enrichie avec des matières végétales (30 % moins cher) – de palme principalement –, qui se sont envolées (34,7 % des stocks des industriels européens) alors que les importations de poudres de lait entier et écrémé stagnent à 92 000 tonnes chaque année, souligne Jacques Berthelot. Et la demande de ces poudres de piètre qualité ne fait qu'augmenter du fait de la croissance démographique de la région et de l'urbanisation croissante qui dynamise la distribution alimentaire.

Si des droits de douane de 5 % sur les importations de lait ont été fixés depuis 2015 afin d'éviter que les producteurs locaux ne soient lésés, cette mesure n'a pas suffi à endiguer un ralentissement considérable du développement du secteur laitier ouest-africain déjà fragile. La poudre de lait européenne étant vendue 30 % à 50 % moins cher que le lait africain (l'huile de palme coûtant douze fois moins cher que la matière grasse laitière), les producteurs locaux – et en premier lieu les femmes –, qui ne bénéfi-

« Faux lait » européen en Afrique de l'Ouest : un scandale économique, social, sanitaire et écologique

cient d'aucune subvention et qui doivent essuyer des coûts de production élevés, peinent à sortir la tête de l'eau alors que l'élevage représente une part non négligeable de l'économie de ces pays. À cette concurrence déloyale s'ajoute le fait qu'une majorité des multinationales laitières européennes implantées dans la région ne font que très peu appel aux éleveurs locaux...



Quant aux consommateurs ouest-africains, bien que dans un premier temps bénéficiaires de produits financièrement abordables, ils se voient lésés et leur santé mise en danger. Pensant acheter de la poudre de lait contenant des matières grasses végétales, l'étiquetage ne comportant pas d'informations, ne respectant pas le « codex Alimentarius » de la FAO et de l'OMS – qui permet de souligner qu'un produit ne convient pas aux nourrissons – ou par manque d'habitude d'analyser la liste des composants, les consommateurs se fient à un packaging qui « brouille le message » explique à *Mediapart* Guillaume Duteurtre, coauteur d'une étude sur le commerce de

poudre de lait ré-enrichie conduite sous la supervision de SOS Faim et Oxfam : « Pour les produits industrialisés des marques européennes, la composition est en général bien précisée sur l'emballage. Mais c'est écrit petit et, souvent, l'iconographie utilisée sur le packaging – un enfant avec un verre de lait, une vache, des pâturages, par exemple – brouille le message. » Les conséquences sont désastreuses souligne le spécialiste ainsi que son collègue Christian Corniaux à *Mediapart* : « [la consommation de ces substituts] peut donner lieu à des déséquilibres nutritionnels pour les personnes pour qui l'ensemble des constituants du lait (et notamment les matières grasses) sont nécessaires d'un point de vue nutritionnel. C'est le cas par exemple des nourrissons ». Prix bas certes, mais la qualité en pâti donc sérieusement, le mélange de matières grasses végétales étant loin de présenter les mêmes qualités nutritionnelles que le lait entier.

Enfin, force est de constater que nous sommes face à un non-sens écologique ! Ré-enrichie principalement avec de l'huile de palme, cette poudre de lait favorise l'extension de la culture de palmiers à huile dont on connaît désormais les conséquences désastreuses sur l'environnement – déforestation, augmentation des émissions de gaz, etc. – ainsi que sur les sociétés – exploitation, conflits fonciers, etc.

Malgré une mobilisation des ONG et des éleveurs locaux, reste que la poudre de lait ré-enrichie continue à se déverser en Afrique de l'Ouest sans que les autorités européennes ne se soucient des conséquences outre-Méditerranée.



Derya Adıgüzel

L'art de négocier

La négociation est l'art de trouver une solution aux situations difficiles. Il existe de nombreuses stratégies de négociations qui sont couramment utilisées dans le milieu des affaires. Comme dans la vie en général, de nombreuses situations complexes peuvent survenir dans votre vie professionnelle, comme négocier votre salaire avec votre employeur ou le prix d'une voiture. Il est préférable de connaître différentes façons de négocier, car chaque cas nécessite une approche différente. En règle générale, vous devez prendre de la distance par rapport aux enjeux de la négociation, tandis qu'il est préférable de laisser ses émotions de côté et ne pas se laisser influencer par l'affection que vous portez ou non à la personne avec qui vous négociez puisque l'objectif n'est pas d'améliorer votre relation avec cette dernière, mais bien d'obtenir ce que vous désirez. Néanmoins, faire preuve d'empathie afin de vous concentrer sur ce qui vous réunit s'avère toujours utile. Une bonne stratégie est celle qui se base sur les intérêts communs. Ceci facilitera considérablement le processus et le résultat vous sera bénéfique.

Négocier, ce n'est pas écraser pour vaincre. Au contraire, cela devrait être considéré comme une approche gagnant-gagnant. Viser le gain maximal n'est pas une prétention réaliste, et cela finira par nuire aux deux parties. Toute chose a des alternatives ; il est donc bon d'avoir en réserve différents plans au cas où les choses ne se dérouleraient pas comme vous le souhaiteriez. Évaluez les différentes stratégies qui s'offrent à vous avant de vous lancer dans des négociations, et gardez à l'esprit que certaines négociations seront plus difficiles que d'autres. Il n'est pas toujours possible qu'une négociation permette aux deux parties d'en tirer des bénéfices.

Quelles questions devraient être abordées en premier dans les négociations ? Certains estiment qu'il est essentiel de résoudre le problème le plus important au début. D'autres pensent qu'il est préférable de commencer par les problèmes basiques, car cela leur laisse le temps de créer un climat de confiance. D'autres préconisent de négocier plusieurs problèmes simultanément. Quelle que soit la stratégie adoptée, la négociation est un outil qui nécessite une approche efficace permettant aux deux parties de gagner de l'argent ou de réaliser des bénéfices afin de maintenir une relation d'équilibre stable.



Eren M. Paykal

Silvan est une importante bourgade de près de 100.000 habitants située dans la province de Diyarbakır. Ville millénaire, elle abrite des monuments historiques comme le Pont de Malabadi (ce pont de 1147 a été jugé par le professeur, architecte et archéologue français, Albert Gabriel, comme une œuvre époustouflante et digne d'admiration pour son époque où les calculs statiques modernes n'existaient pas. En 2016, il a été inscrit à la liste indicative de l'UNESCO), les grottes de Hasuni (l'un des premiers emplacements des chrétiens), ou encore le Fort de Boşat (construit sur un seul rocher, il est unique au monde).

Mais cette ville aura aussi le privilège d'héberger une construction moderne du XXI^e siècle, à savoir le barrage de Silvan. En effet, dans le cadre du Projet du Sud-Est Anatolien (GAP), ce barrage sera le deuxième investissement de la Turquie dans le domaine de l'irrigation après le barrage Atatürk. Alors qu'il devrait être finalisé à la fin de l'année, la capacité de remplissage de celui-ci atteindra les 8.8 millions de mètres cubes. Actuellement, sa capacité est de 5 millions de mètres cubes.

L'ambitieux GAP a pour objectif d'investir

Deuxième barrage de Turquie: Barrage de Silvan

principalement dans les secteurs de l'irrigation et de l'énergie. Dans ce contexte, 15 barrages sont actuellement en activité et 7 sont en construction. Selon les responsables des Travaux Hydrauliques de l'État (DSI), le barrage de Silvan, qui est destiné essentiellement au développement de la région, est composé de 8 barrages et de 23 installations d'irrigation. Avec la construction des barrages de Silvan, Pamukçay, Ambar, Kuruçay, Başlar, Kıbrıs, Karacalar et Bulaklıdere, une capacité de stockage gigantesque de 7 milliards 300 millions de mètres cubes d'eau sera atteinte.

Avec le projet de Silvan entamé, le terrain irrigué de Diyarbakır qui est de 1 million de décimètres carrés va doubler. Le projet va créer 305.000 nouveaux emplois et contribuera annuellement à l'économie turque à hauteur de 1.2 milliard de Livres turques. Le projet est réalisé en quatre étapes. La rétention d'eau dans le barrage commencera en 2020 et, à partir de cette date, le barrage sera entièrement rempli en deux ans et demi. Le barrage de Silvan, d'une hauteur de 175.5 mètres, sera le premier barrage européen de sa catégorie.

Il rejoindra les œuvres qui sont — et seront — réalisées sur le Tigre, à l'instar des barrages de Kralkızı, de Dicle et de Batman. Le GAP est le plus grand et le plus coûteux projet de l'ère républicaine, constituant le plus effectif des plans et programmes de développements régionaux. Le GAP a une approche de développement régional intégré et une promotion humaine durable.

Le projet comprend neuf provinces des bassins de l'Euphrate et du Tigre, à savoir Adıyaman, Batman, Diyarbakır, Gaziantep, Kilis, Mardin, Siirt, Şanlıurfa et Şırnak. La zone du GAP représente environ 11 % de la population et du territoire de la Turquie.

Quand le projet sera achevé, la région pourra redevenir un pôle d'attraction économique et commercial, ouvrant la voie à un exode urbain.

Pour terminer, je voudrais féliciter ceux et celles qui sont nés lors de ce joli mois estival de juillet, à commencer par ma chère mère Nursel...





Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

L'attribution des fréquences aux opérateurs téléphoniques

Comme à l'accoutumée en matière de télécoms, les opérateurs doivent acquérir des licences leur permettant d'utiliser une plage de fréquences pour ensuite les mettre à disposition de leurs clients. Deux modalités principales d'attributions de ces fréquences existent, et présentent chacune des avantages et des inconvénients.

Le premier modèle est celui choisi par la Finlande. Il consiste à concéder aux opérateurs des licences à un prix jugé assez faible, environ 78 millions d'euros en l'espèce. Ce modèle a pour but de ne pas obérer la capacité d'investissement de ces derniers et ainsi permettre une implantation rapide de la technologie. En effet, il faut préciser que les sommes déboursées par les opérateurs pour acquérir les licences n'incluent pas les coûts nécessaires au développement des infrastructures réseau permettant de faire fonctionner la 5G.

Le second modèle est celui choisi par la plupart des pays et repose sur un système d'enchère. Ce modèle est généralement préféré par les États dans la mesure où il leur permet de faire rentrer

Les craintes s'accumulent autour de la 5G

Le déploiement de la technologie 5G s'accélère et les premières offres commerciales devraient arriver dès 2019 dans plusieurs pays. Si certains, comme les États-Unis et la Suisse, ont déjà procédé à l'attribution des fréquences, les procédures sont encore en cours dans de nombreux pays européens. Toutefois, cette technologie, bien que porteuse de puissantes innovations, continue de soulever de nombreuses questions.

d'importantes sommes d'argent dans leurs caisses. Ainsi, en Allemagne, le processus s'est terminé le 12 juin après 427 tours d'enchères au cours desquels les quatre opérateurs allemands ont déboursé plus de 6,5 milliards d'euros. Il est à noter que ce montant est le même que celui qui a été déboursé par les opérateurs italiens quelques mois plus tôt, là encore lors d'un processus d'enchères. En France, les fréquences seront aussi attribuées selon un système d'enchères, sans que le prix de réserve n'ait été fixé pour le moment. Toutefois, les opérateurs français regardent avec inquiétude ce qui se passe chez leurs voisins. En effet, ces derniers alertent sur le risque de retard dans l'implémentation de cette technologie que pourraient causer des prix trop élevés. Un retard serait d'autant plus préjudiciable à la France, qui n'est déjà pas en avance, car la 5G devrait permettre de développer réellement l'intérêt des objets connectés. Ce secteur en pleine expansion constitue un réel levier de croissance et l'hypothèse d'un retard pourrait constituer un désavantage compétitif majeur.

Les risques sécuritaires

À l'heure d'aujourd'hui seules deux entreprises sont capables de fournir aux opérateurs les équipements nécessaires au fonctionnement du réseau 5G : Ericsson et Huawei. Cependant, chacun a pu constater que certains pays, et notamment les États-Unis, ne souhaitent pas que Huawei puisse fournir des composants réseau aux opérateurs. Les liens de cette entreprise avec le gouvernement chinois sont jugés trop étroits par certains. Ces derniers ne souhaitent donc pas laisser Huawei avoir accès aux composants clés d'un réseau de peur que les données qui y transitent soient détournées et espionnées. Cette crainte est d'autant plus présente que la 5G recevra, en sus des applications commerciales, de nombreuses applications industrielles. Les détracteurs de Huawei ont donc peur que le gouvernement chinois, par l'intermédiaire de cette entreprise, ait la mainmise sur des infrastructures stratégiques. Les États-Unis, initiateur de ce mouvement, ont même menacé de mettre fin à leur coopération en matière de renseignement avec les



pays qui utiliseraient des composants Huawei, de peur que cela compromette leurs propres infrastructures. Si ces arguments techniques s'entendent, la dimension politique de ces décisions ne semble toutefois pas à négliger.

Enfin, les services de renseignement ont récemment fait part de leurs inquiétudes quant à leur capacité à continuer à procéder à des interceptions de sécurité, c'est-à-dire des écoutes et les localisations, notamment dans le cadre d'enquêtes terroristes. En effet, la 5G rendrait ces opérations techniquement beaucoup plus difficiles à mettre en œuvre. Si ces inquiétudes ne suffiront pas à ralentir l'implémentation de la technologie, elles constitueront sans nul doute un sujet de discussion majeur au cours des prochains mois.

Faut-il instaurer un conseil de la presse en France ?

Le 26 mars 2019, le ministre de la Culture Franck Riester s'était vu remettre un rapport sur la création « d'une instance d'autorégulation et de médiation de l'information ». Une institution qui fait débat, alors que le journalisme français, mis en cause aussi bien par les gilets jaunes que par les politiques, vit un moment charnière.

C'est un projet qui avait été relancé en France par le passage de Jean-Luc Mélenchon à « L'émission politique », sur France 2, le 30 novembre 2017. Le député de Marseille s'était alors plaint du manque de déontologie des journalistes, notamment quant à leur instrumentalisation des chiffres. À la suite de l'émission, il avait alors organisé un débat à ce sujet sur son blog, aboutissant à une pétition « pour la création d'un conseil de déontologie du journalisme », qui avait recueilli plus de 190 000 signatures mi-novembre 2018.

Un rapport sur la création d'un tel conseil avait déjà été commandé en 2014 par Aurélie Filippetti, alors ministre de la Culture et de la Communication. Il avait cependant échoué en partie à cause des représentants des éditeurs de presse qui



Emmanuel Hogg

estimaient qu'il existait déjà un encadrement « efficace et suffisant ».

Toutefois, la méfiance croissante de la population à l'égard des médias et des journalistes a ravivé le débat. Le défi est de taille car cette méfiance émane de toute part. D'abord de la part des hommes politiques, comme l'avait illustré Emmanuel Macron qui, le 25 juillet 2018, avait pris à part des journalistes

de BFM TV et CNews à propos de l'affaire Benalla : « Vous avez dit ces derniers jours beaucoup de bêtises sur soi-disant des salaires, des avantages. Tout cela était faux ». Mais la critique des médias grandit également au sein de la population, comme l'ont démontré les violences à l'encontre de journalistes perpétrées par des gilets jaunes.

Le 9 octobre 2018, alors que le mouvement des gilets jaunes n'avait pas encore commencé, Françoise Nyssen, alors ministre de la Culture, avait commandé à l'ancien dirigeant de l'Agence France-Presse (AFP) Emmanuel Hogg un rapport sur la création d'un « conseil de la déontologie de la presse ». C'est donc son successeur, Franck Riester, qui s'est vu remettre ce rapport le 26 mars. Selon l'actuel ministre de la Culture, « la

réflexion autour d'une telle instance est légitime et utile, tant à la profession qu'à notre démocratie ».

Ce rapport indique que ce « conseil de déontologie de la presse » serait constitué des représentants des journalistes, des éditeurs de presse et de la société civile. Il n'aurait pas de pouvoir de sanction, mais proposerait « des missions de médiation, de recommandations, de partage des bonnes pratiques et d'éducation aux médias ». Il aurait donc plus un rôle d'information et de médiateur que de mécanisme de contrôle et de sanction.

Pourtant, la création d'un tel conseil continue de diviser le milieu journalistique français.

* Arthur Didier Deren

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturque.com



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Daniel Latif

Milan et les lacs en Maserati Ghibli

« Il y a des lacs à Milan ? », me lance le chauffeur de taxi avant de prendre la direction de l'aéroport de Linate. Même si le chef-lieu de la Lombardie est notoire pour incarner le théâtre de la « fashion week », il serait absurde et mensonger de résumer cette ville à un événement incarnant les clichés de l'apparence chic et clinquant. En effet, Milan est la porte d'entrée d'une région au nord qui abrite des lacs historiques d'une beauté naturelle à couper le souffle.

Pour se rendre dans ces contrées montagneuses, aux routes tortueuses, mais non moins romantiques bordant les lacs de Lombardie, rien de tel qu'une automobile des plus majestueuses et des plus italiennes par son caractère : la nouvelle Maserati Ghibli.

Certes, au premier abord l'on se dit qu'il est un peu audacieux de s'aventurer dans ces endroits avec une auto d'un tel gabarit, mais force est de constater que la sulfureuse a de nombreux atouts qui ont de quoi surprendre agréablement. Loin d'être une voiture de frimeur, Maserati c'est l'incarnation de la *dolce vita* alliée à la singularité auto dont la rareté contribue d'autant plus à son prestige. Ses apparitions créent ainsi l'emballement, avec ces jeunes qui tendent le pouce dans l'espoir d'être pris en stop. Ou encore la curiosité des spécialistes et des autres, plus ou moins connaisseurs, mais également des passants, y compris des cyclistes qui foisonnent sur la route des lacs.

La prodigieuse berline aux traits incisifs à l'avant est reconnaissable avec son emblématique trident au centre de la calandre qui fascine toujours autant. « Dès que je vois l'avant de la voiture, je me dis "elle a la classe et une belle gueule" », s'exclame cette jeune Italienne qui ne peut s'empêcher d'immortaliser ce moment en posant aux côtés de la Ghibli.



Il est aussi difficile de ne pas craquer à la vue des feux LED qui dessinent ces lèvres irrésistibles ornant un arrière galbé, aux formes généreuses, renfermant un grand coffre, surplombant quatre pots d'échappement.

Étymologiquement, Ghibli signifie « vent chaud d'Afrique du Nord », une référence à la sobriété et la caresse dans le vent lors du passage des 275 chevaux capables d'atteindre les 250 km/h.

Confortablement lové dans les sièges cuirs rouges *Burgundy* et noirs — dont les surpiquères filent à travers l'habitacle au détour d'une petite horloge sobre qui trône tout en haut, la console qui sépare

le conducteur du passager forge un accoudeur naturel, les jambes allongées... l'on ouvre spontanément le toit et soudain, tout est réuni pour une conduite des plus sereines.

Téléphone connecté en un clin d'œil via le Bluetooth, et la Maserati vous berce avec ses enceintes *Bower&Wilkins* de façon éblouissante.

Filant à travers les routes enlacées, les étroites voies de campagnes et autres chemins improbables, la Maserati Ghibli se faufile avec une aisance quelque peu déconcertante. Certes, les manœuvres les plus complexes sont facilitées grâce à la caméra de recul et la caméra d'ambiance qui permet d'avoir un regard précis en complément des bips de proximité. Cap sur le lac d'Orta, où, loin de la foule touristique, se trouve un paradis entre terres et montagnes. Il s'agit, certes, d'un des plus petits lacs lombards, mais il n'en reste pas moins l'un des plus authentiques. Bienvenue dans le charmant village d'Orta San Giulio, dont les vieilles demeures et églises du XVII^e siècle sont bordées par le lac, et où l'on se fraye un petit chemin permettant de s'aventurer au fil de l'eau face aux montagnes à travers une promenade des plus pittoresques.



Au bout de la balade, vous arrivez devant une somptueuse demeure mauresque fondée en 1879 par la famille Crespi. La Villa Crespi, à l'architecture aux inspirations orientales avec ses plafonds ornés de fresques, est aujourd'hui un relais-château cinq étoiles composé de huit suites d'époques avec parquet et fenêtres d'origines, meubles d'antan, salle de bain en marbre et mosaïque, et enfin lit à baldaquin. Un voyage hors du temps qui se prolonge également à travers une expérience gustative avec le Chef Antonino Cannavacciuolo à la tête d'un restaurant deux étoiles Michelin spécialisé dans les poissons de mer et poissons crus. Avec 20 tables, dans quatre salles différentes, et surtout un petit déjeuner en véranda sous les arcades avec vue sur le lac d'Orta, l'un des plus clairs d'Europe où l'on peut se baigner et y faire des activités comme du wakeboard, de la plongée et du scooter des mers, la Villa Crespi est unique. Non loin de là, la montagne Mottarone, située entre le lac Majeur et le lac d'Orta, offre un panorama sur les sept lacs. Et en été, c'est tout simplement le terrain idéal pour les amoureux de trekking, de mountain bike et de randonnées, avant de se transformer en hiver en station de ski.



Suphi Baykam

Roland Garros : la duodécima de Nadal !

Roland Garros s'est déroulé du 26 mai au 9 juin. Durant la fameuse quinzaine, les fans de tennis ont eu la chance d'assister à un très beau tournoi. Nouveaux ou anciens joueurs, tous nous ont surpris par leur talent, que ce soit Khachanov, Wavrinka, Nishikori, ou encore Tsitsipas et Zverev. Dès le début, les spectateurs du tournoi ont eu la chance de regarder des matchs de très haut niveau.

Les trois rois et favoris — Nadal, Djokovic et Federer — ont réussi à se rendre jusqu'aux demi-finales. La rencontre Federer-Nadal, toujours très attendue et 100 % fair-play, a encore suscité beaucoup d'émotions. Nadal a mené le match comme il le désirait, tandis que Federer a fait ce qu'il a pu contre le roi incontestable de Roland Garros et de la terre battue. Mais cela n'a pas été suffisant contre le « Taureau » espagnol qui, très en forme, a réussi à se qualifier pour

la finale (3-0). À la fin du match, les deux tennismen ont discuté entre eux, démontrant encore une fois le respect réciproque qu'ils entretiennent l'un pour l'autre, mais aussi envers le tennis.

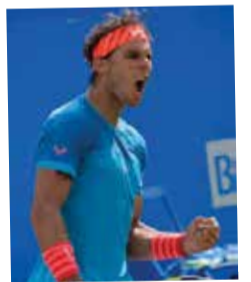
L'autre demi-finale était entre l'Autrichien Dominic Thiem et la star serbe Novak Djokovic. Novak a fait un très bon tournoi, mais en demi-finale il n'a pas pu battre Thiem dans un superbe match de cinq sets étalé sur deux jours à l'issue duquel Thiem a gagné la dernière manche 7-5.



La finale Thiem-Nadal était donc un match revanche de l'année dernière dont l'issue dépendrait surtout de la performance de Nadal, car, quand l'Espagnol est en forme, presque personne ne peut le battre à Paris. Nadal est en effet celui qui peut se targuer d'avoir la meilleure performance de l'histoire de Roland Garros avec ses 11 titres et un record de 92 matchs gagnés pour seulement deux de perdus, l'un contre le Suédois Soderling et l'autre contre Djokovic. Parmi les meilleurs joueurs de notre époque, seuls Federer et Djokovic ont réussi à remporter une fois ce tournoi ! C'est « The Nadal Effect ». Lors de la finale, Thiem, bien plus fatigué que Nadal en raison d'un très long match qui s'est poursuivi samedi, n'a pas résisté longtemps face à Nadal qui — comme toujours — a dominé le jeu avec sa performance sur la terre battue. Thiem a quand même réussi à remporter un set.

Nadal a donc gagné sa 12^e victoire en 14 ans. Le monde entier s'accorde ainsi sur le fait qu'il est le meilleur joueur de l'histoire de Roland Garros.

Dans quelques semaines, le plus grand tournoi de tennis du monde se déroulera cette fois sur gazon, à Londres : Wimbledon. Comme la surface rapide de ce tournoi favorise les grands serveurs, Federer est le grand favori, ses meilleures performances étant plutôt sur gazon ou sur surfaces dures. Nadal tentera de gagner Wimbledon afin d'essayer de rattraper le Suisse quant aux nombres de *Slams* gagnés. Mais des serveurs comme Isner, Del Potro et le numéro 1 actuel du tennis, Novak Djokovic, essaieront de se frayer un chemin jusqu'à la finale... Patience, on verra bien !





Votre Santé

Meliha Serbes

De nos jours, les maladies cardio-vasculaires sont fréquentes et représentent un véritable enjeu de santé. Nous traiterons donc de ces problèmes dans trois articles.

Nous parlerons dans un premier temps de l'insuffisance cardiaque, une pathologie correspondant à une diminution de sa fonction.

Le cœur travaillant avec difficultés, la circulation sanguine est entravée, ce qui engendre des conséquences au niveau rénal et une rétention d'eau chez le patient atteint d'insuffisance cardiaque. L'un des premiers symptômes est donc, entre autres, les troubles urinaires avec une diminution des mictions ; d'où l'apparition d'œdèmes (hydropisie) dans un premier temps au niveau des chevilles pour s'aggraver progressivement.

Un autre signe est l'essoufflement au moindre effort. On parle alors d'asthme cardiaque ou de dyspnée. La rétention d'eau s'aggrave et atteint les poumons (œdème aigu du poumon), d'où une oppression (dyspnée) – même au repos. Le foie aussi est atteint par engorgement de

Le régime alimentaire en cas de pathologies cardio-vasculaires (1)

sang, le cœur n'exerçant plus correctement sa fonction de pompe.

Il est clair que le traitement de cette maladie, y compris le régime, est du ressort du médecin. Mais en ce qui concerne le régime, il ne suffit pas de donner des indications plus ou moins vagues qui seront mal suivies. Un régime mal compris et mal exécuté peut avoir des conséquences néfastes. C'est pourquoi il est essentiel que le malade et son entourage sachent exactement ce qu'ils ont à faire.

Le cœur est une pompe qui aspire le sang dans les oreillettes pour le propulser des ventricules vers les différents organes. Son travail est interdépendant du régime alimentaire et de l'activité physique du patient.

Si ce dernier est insuffisant cardiaque, le travail du cœur sera mis à mal au cours d'efforts musculaires inadaptés – du fait d'un déficit d'apport en oxygène et d'une augmentation de la tension artérielle par déficience du muscle cardiaque.

Dans l'appareil circulatoire, les reins ont

une importance primordiale, car ce sont des filtres d'épuration de toxines et ils permettent d'éliminer la quantité d'eau nécessaire au bon fonctionnement cardio-vasculaire.

Pour assurer une diurèse correcte (soit, uriner normalement), une certaine pression vasculaire est indispensable, mais celle-ci dépend du cœur et de sa capacité à pomper régulièrement, sans quoi la pression artérielle va diminuer ou au contraire augmenter, par insuffisance de filtration au niveau rénal.

De ces considérations, on retient qu'un cœur insuffisant cardiaque a besoin pour mieux fonctionner que la pression artérielle diminue. Pour cela, il est nécessaire d'augmenter la diurèse afin de diminuer cette pression. Ainsi, ce cœur déficient peinera moins dans son activité de pompe et aura une contraction plus efficace.

Pour y parvenir, il est essentiel, en premier lieu, d'épargner au cœur un effort physique trop intense, sans négliger tout de même une certaine activité physique

et une bonne hygiène de vie.

En effet, l'effort musculaire inadapté ainsi qu'une alimentation trop grasse, trop sucrée et surtout trop salée vont entraîner une augmentation de la pression artérielle, entraînant un travail de contraction plus important du cœur qui ne fera qu'aggraver l'insuffisance cardiaque.

S'il est au début important de diminuer les activités physiques, il est indispensable par la suite de faire progressivement une rééducation à l'effort. Sur le plan alimentaire, il faut avant tout diminuer l'apport de sel pour diminuer la pression artérielle afin d'alléger le travail du cœur. Si ces premières recommandations sont essentielles, elles restent néanmoins des solutions partielles, une médication étant souvent nécessaire pour les patients. Les diurétiques ainsi que la digitaline (traitement de l'insuffisance cardiaque) restent indispensables dans la plupart des cas.



Ekin Çankal

On entend souvent dire que la Terre fait face à plusieurs défis environnementaux

qui comprennent la pollution plastique, la fonte des glaciers, la déforestation, l'immersion de certaines villes, la famine. Parmi tous ces fléaux, il est avéré que la famine constitue un véritable risque étant donné que l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) a déclaré que, aujourd'hui, une personne sur neuf est sous-alimentée dans le monde. Selon la FAO, le nombre de personnes sous-alimentées a augmenté depuis 2014 pour atteindre environ 821 millions de personnes en 2017. Ce n'est malheureusement pas une plaisanterie.

La mondialisation a joué un grand rôle dans ceci en accentuant les dommages environnementaux majeurs que nous connaissons aujourd'hui. Ce qui attire

Semences, sont-elles notre futur ?

le plus mon attention, ce sont les enjeux liés aux semences. Le mois dernier, j'étais à Alanya – ville turque située au sud du pays où l'on cultive des bananes – pour une compétition et, après avoir cherché dans au moins cinq supermarchés, j'ai constaté qu'il était impossible d'y trouver des bananes turques. Les seules bananes sur les étals étaient importées de pays sud-américains. Aujourd'hui, quand je fais mes courses, je suis incapable de trouver des tomates locales ; à la place, on me propose des tomates qui sont certes cultivées sur le sol turc, mais qui sont issues de semences importées notamment d'Israël. À quel point avons-nous conscience de ce que l'on mange ? Si ce n'est les vegans ou ceux qui ont opté pour d'autres régimes alimentaires – que l'on retrouve plutôt dans les grandes villes –, il me semble que nous avons perdu le contrôle de ce que l'on mange. Qui détient donc ce contrôle ?

Certains pays, comme la Turquie ou l'Inde, ont adopté des réglementations qui sont au détriment des agriculteurs. Elles visent à les forcer à acheter chaque année de nouvelles semences hybrides qui sont, de nos jours, détenues par de grandes sociétés agrochimiques ou pharmaceutiques comme Monsanto, Bayer ou Dupont. Un paysan de Çanakkale m'a confié que, depuis presque dix ans, il n'utilise plus les semences familiales, mais achète chaque année de nouvelles semences qui sont assez chères et infécondes, d'où la pauvreté. La pauvreté chez les agriculteurs les pousse à immigrer dans de grandes villes et les terres agricoles restent ainsi sans surveillance. Alors que l'on estimait que les semences hybrides

étaient plus fertiles et pourraient être une solution à long terme à la famine, on constate aujourd'hui qu'elles appauvrissent le sol, ce qui nuit à la productivité. Désormais, il est urgent de transformer notre modèle de production et de consommation. Il faut penser « durabilité ». Pour cela, il existe des banques de semences traditionnelles qui permettent de conserver les semences qui survivent depuis des centaines d'années, mais qui risquent de disparaître. L'adoption de nouvelles lois assurant la souveraineté sur les semences est indispensable pour un futur exempt de catastrophes ali-



Photo: Lalehan Uysal

mentaires. En revanche, il y a aussi de bonnes nouvelles qui nous viennent de scientifiques turcs. Ces derniers tentent de recréer des semences traditionnelles et testent la résistance de ces semences qu'ils ont eux-mêmes créées à Aydın, en Turquie. On croise les doigts pour que des progrès positifs surgissent.



Photo: Lalehan Uysal



Matthieu Bardiaux : « Proposer des activités culturelles c'est d'abord les faire raisonner avec d'autres cultures »

Avant de quitter ses fonctions de Directeur délégué de l'Institut français à Istanbul et à l'heure du bilan, Matthieu Bardiaux revient pour Aujourd'hui la Turquie sur son expérience au sein de l'Institut, sur la mission culturelle de l'organisation ainsi que sur les réalisations qu'il a menées à bien aux côtés de son équipe et en collaboration avec les membres du réseau de l'Institut.

Durant quatre ans, vous avez été directeur de l'Institut français à Istanbul. Comment qualifieriez-vous cette expérience ?

C'était passionnant, bouleversant, mais aussi changeant. Quand j'ai pris mes fonctions, la perception largement répandue était que l'Institut français à Istanbul était un centre prestigieux, mais avec un public qui, bien que fidèle et régulier, se renouvelait assez peu. J'ai donc tâché de mener une analyse prospective de la place qu'occupait l'Institut français d'Istanbul en Turquie afin de voir comment on pouvait renouveler son public ainsi que son insertion dans la vie culturelle, universitaire et éducative. Toute la difficulté a été de trouver le bon équilibre entre les manifestations régulières que nous organisons et notre volonté de s'insérer dans la vie culturelle et dynamique d'Istanbul. Malgré les difficultés que nous avons pu rencontrer, l'Institut français a réussi à maintenir le cap et à tenir son rôle dans la vie culturelle et intellectuelle de Turquie, ce qui est primordial pour la diplomatie culturelle de la France. Pour nous, proposer des activités culturelles c'est d'abord les faire raisonner avec d'autres cultures, c'est pour cette raison que l'on défend la diversité culturelle.

Comment avez-vous réussi à intensifier cet échange culturel ?

Il y a plusieurs axes de travail. L'idée était

de faire travailler tout le monde de concert et de façon transversale aussi bien en interne qu'avec des partenaires extérieurs en proposant des moments de réflexion sur les grands enjeux de notre époque tout en s'inscrivant dans les temps forts qui rythment la saison culturelle de la ville. De plus, nous avons fait la promotion des industries culturelles au travers du cinéma et de la musique. Le débat d'idées et la promotion de la littérature française furent aussi des axes importants de notre stratégie, car nous voulions faire de l'Institut un lieu d'échanges et de débats sans contraintes et en étant fidèles à nos valeurs d'humanisme et de tolérance.

Grâce à toutes ces activités, avez-vous réussi à renouveler votre public ?

Oui, à l'exception de l'année 2016, mais notre public a largement augmenté depuis. Actuellement, nous avons 155 000 personnes par an qui franchissent les portes de l'Institut. Par ailleurs, les cours de français fonctionnent très bien grâce à des cours diversifiés, à un renouvellement de notre communication et à une équipe motivée, soudée et

professionnelle qui répond aux attentes du public. Nous avons 15 % de nouveaux élèves chaque année. C'est très important pour la francophonie.

Outre les cours de langue, la coopération avec les écoles bilingues d'Istanbul et la promotion de la littérature francophone, quels sont les autres axes d'actions de l'Institut pour la francophonie ?

Nous avons aussi le « Mois de la Francophonie » et la coopération avec les universités. Mais tout ceci ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Il y a une action plus souterraine qui est importante notamment pour en finir avec les clichés qu'entretiennent les Turcs sur la France et que les Français entretiennent sur la Turquie. Notre objectif est que nous nous comprenions mieux au travers du débat d'idées, de la culture, en créant des ponts et des synergies qui vont dans les deux sens.

Avez-vous un sentiment d'inachevé ?

Il y a toujours un sentiment d'inachevé, l'impression qu'on aurait pu faire mieux ou plus. Mais nous avons aussi mené à bien de très belles initiatives et d'autres projets passionnants sont sur



le point de voir le jour. Par exemple, il y a le Prix de la traduction qui devrait être mis en place en 2020.

Heureux de vos quatre ans à l'Institut français ?

Oui, extrêmement. En dépit d'un contexte parfois difficile, nous avons contribué au rayonnement de la politique culturelle française en faisant preuve de souplesse, d'adaptabilité, de sang-froid et l'on a réussi à maintenir le cap au prix d'efforts importants et d'imagination. J'ai le sentiment que nous avons mené à bien notre mission en travaillant main dans la main et à l'unisson avec les membres de notre réseau.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Camille Saulas

Lalehan Uysal, graine d'artiste

L'artiste photographe, graphic designer et journaliste Mme Lalehan Uysal nous propose d'observer la nature de plus près avec son exposition « For The Eye » qui s'est déroulée au sein de la galerie Ark Kültür à Cihangir (Beyoğlu, Istanbul). Les photos de celle qui est la fondatrice de « Buğday Ekolojik Yaşamı Destekleme Derneği » (l'Association du blé pour le soutien à une vie écologique) ainsi que du réseau « TaTuTa - Tarım Turizm Takası » (Éco-agrotourisme et échange volontaire de connaissances et de compétences sur la ferme biologique) sont essentiellement centrées sur la graine, ce petit élément du quotidien dont émane la vie.



Depuis son enfance, l'artiste est passionnée par la nature, une passion que ses parents et ses grands-parents lui ont transmise. Mme Uysal a expliqué à Aujourd'hui la Turquie que, durant son enfance, sa mère considérait les graines comme des pierres précieuses qu'elle conservait avec soin dans les placards et les cendriers de la maison. Ces graines avaient une très grande valeur aux yeux de la famille, car chaque type de graine était l'héritage laissé par les ancêtres. L'artiste a ainsi conscience de la valeur de ces graines : elle leur attribuait des noms et faisait de ces petites billes de la nature ses jouets et ses amis.

Il y a vingt ans, elle décide de donner une autre dimension à son amour pour la nature et de créer avec des amis l'association à but non lucratif « Protection de la vie écologique ». L'association met notamment en place le projet « Agriculture Tourisme et Troc » dont l'objectif est d'assurer la protection de la nature en Turquie. Mme Uysal a dédié cette exposition à Victor, l'un de ses amis, membre de l'association, décédé prématurément, qui l'a beaucoup aidé dans son projet notamment en recherchant avec elle des femmes qui collectent ces graines.



Ces photos résultent d'un long processus. Chaque photo a été prise à une date différente. Certaines ont déjà été exposées à Oxford dans le cadre de l'exposition « Cook and Food ». L'idée de prendre des photos de graines lui est venue à l'occasion de cette exposition. Mme Uysal nous a expliqué qu'elle avait vu sur les graines de pastèques des motifs et des rayures qui sont invisibles à l'œil nu. Comme personne ne la croyait, elle a alors décidé de prendre des photos afin de prouver ses propos, mais aussi de protéger les graines du temps, les conserver et les collecter.



L'importance des graines est bien connue en Turquie comme l'indique cette maxime que prononçaient les agriculteurs au moment de semer leurs graines : « cette graine est pour les loups, les oiseaux et le repas... »



* Youssra Erraoui

Fest'Istanbul 2019, un « festival gonflé » !



Du 17 au 19 mai s'est déroulée la 18e édition de Fest'Istanbul. Durant ce Festival international de théâtre lycéen francophone, organisé par le lycée Notre-Dame de Sion (lycée référent pour la Turquie dans le réseau international Artdrala), les élèves de différents lycées francophones de Turquie ainsi que d'un lycée français se sont réunis pour participer à des ateliers de pratique théâtrale, présenter les pièces qu'ils ont travaillées durant l'année, mais aussi pour rencontrer des professionnels du théâtre, le tout dans une ambiance festive. Aujourd'hui la Turquie a rencontré Hélène Koroğlu, responsable du festival et du club de théâtre du lycée Notre-Dame de Sion, afin de revenir sur cette 18e édition.

Comment qualifier cette dernière édition du festival ?

Il était gonflé ! Un véritable festival au botox ! C'était une édition ambitieuse.

Quel a été le processus au niveau de l'organisation ?

Cette année, Maud a rejoint l'équipe. Elle fut d'une grande aide, car j'ai ainsi pu me concentrer davantage sur les inscriptions ainsi que sur la formation des professeurs qui s'est déroulée en décembre. Cette année, on a fait venir un comédien de Paris qui a mené une formation sur le théâtre d'improvisation.

En ce qui concerne l'organisation à proprement parler, il faut savoir que, comme l'année dernière, nous avons procédé aux inscriptions par internet, mais, puisque c'est la seconde fois, le processus a été plus facile, les professeurs étant familiarisés avec la procédure qui s'ouvre à partir de décembre. En général, on reçoit la majorité des demandes d'inscription et les papiers nécessaires entre février et avril.



En avril, lors d'une réunion au café de l'Institut français à Istanbul, nous avons parlé du problème de l'hébergement, car cette année nous avons beaucoup plus d'élèves à placer dans des familles d'accueil. C'est aussi à ce moment-là qu'on a commencé à avoir une vision commune du thème du festival. J'ai proposé comme thème : « les règles du jeu », et tout le monde était d'accord. Les animateurs ont donc proposé cette année des ateliers sur ce thème et, avec les graphistes du lycée, on a commencé à se mettre au travail fin avril-début mai. Par la suite, nous avons dû monter le programme et établir les heures destinées aux ateliers selon le nombre de participants. Il fallait équilibrer tout ça pour que les élèves puissent aussi partager des moments de détente lors de petits concours ou du concert de rock que nous avons organisé.

Pourquoi ce thème « les règles du jeu » ?

J'ai eu l'idée de ce thème du fait que le principe même du théâtre c'est de jouer. Pour être sincères et authentiques sur scène, les comédiens doivent essayer de retrouver l'insouciance des enfants quand ils jouent. Les enfants ont une naïveté, une insouciance dans leurs jeux que doit retrouver le comédien. Il



faut retrouver le jeu « pur », mais, comme l'enfant, il faut établir pour ça des règles au jeu. Je trouvais donc intéressant que les élèves se penchent sur ce qui fait qu'un jeu fonctionne ou non. Les ateliers ont suivi ce thème, ils l'ont développé à travers l'écriture dramaturgique et il y a des choses très profondes qui en sont ressorties de la part des élèves.

Le rythme du festival est très soutenu.

Oui, le festival a encore une fois été très intense, car il y a un élan du fait du nombre de participants. Nous étions 260, ce n'est pas rien ! Mais ce sentiment vient aussi du fait que tout a été très bien orchestré. J'avais sans arrêt le souci que les élèves soient encadrés par un référent dans des groupes de dix jeunes maximum. Je ne voulais pas que les participants soient dans la dilettante, car sinon on peut vite perdre le bénéfice de ces trois jours passionnants. Il fallait donc une stimulation constante et faire circuler l'information pour que personne ne se sente perdu. J'ai donc opté pour un important encadrement afin que tout le monde trouve sa place dans le festival.



Au sein de l'équipe organisatrice, vous avez aussi un staff constitué d'élèves.

Oui, et cette année ils étaient très nombreux. Ils étaient 35 du lycée Notre-

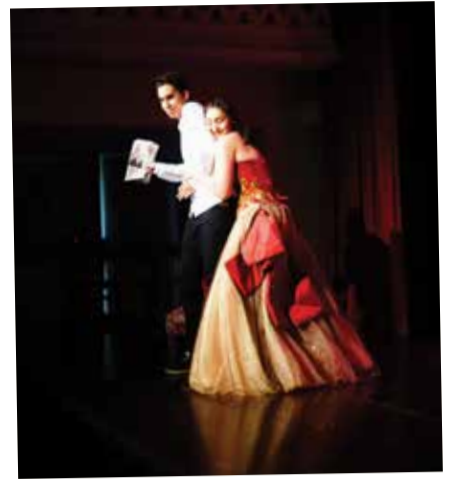
Dame de Sion et 20 du lycée Saint-Michel. Les élèves du lycée Saint-Michel ont organisé deux ateliers, l'un pour créer le livre d'or du festival, l'autre pour monter une petite radio constituée de podcasts. On a beaucoup compté sur eux pour relayer l'information, ils ont été d'une grande aide. Ils ont profité au maximum de ce festival en y prenant part autrement.

Qu'avez-vous pensé de la pièce du lycée Notre-Dame de Sion ?

C'était la meilleure de toutes ! Non, plus sérieusement, les élèves voulaient cette année travailler sur un autre registre que la comédie, donc je leur ai proposé une pièce portant sur l'amitié, la distance, les grandes ambitions. Ce sont des thèmes qui les intéressent à leur âge, mais ça s'inscrit aussi dans l'air du temps, car le théâtre reflète ce qui se passe dans le monde. La pièce est donc dédiée à la jeunesse et aux rêves de la jeunesse.



C'est aussi une pièce sur le temps et les souvenirs. Quant aux élèves, j'ai eu comme retour après le festival de Belgique qu'ils ont fait preuve d'une grande intériorité et que ça a donné à la pièce un côté très poétique et symbolique. Les élèves ont eu beaucoup de plaisir à faire du théâtre d'objet et de corps, et ils ont toujours le souci que leurs camarades comprennent la pièce. Ils sont fiers et contents de ce qu'ils ont fait, mais ils ont un souci de perfection inlassable. C'est une grande qualité. De plus, ils ont beaucoup progressé dans l'interprétation. Ils ont acquis une grande aisance sur scène, ils sont devenus des comédiens en herbe. Ils ont une grande intelligence du texte, certains se sont aussi révélés dans la



mise en scène. Ils ont su travailler en groupe dans un climat parfois stressant et fatigant. Ils ont été formidables de par leur intelligence et leur créativité. Je les encourage à ce que les choses viennent d'eux ; donc pour moi le pari est remporté.



Qu'avez-vous pensé des autres troupes et de leurs pièces ?

Techniquement, c'était bien ficelé, il y avait de beaux décors et de sublimes costumes. Ils ont utilisé différents genres, c'était très complexe et diversifié. On a eu différentes couleurs et ambiances et le tout a été pleinement assumé même dans des propositions très fortes. Donc, chapeau ! Je leur ai donné les outils pour jouer et ils ont pris tout ça à bras le corps. Les élèves et professeurs sont ravis donc c'est une réussite.



Des idées pour la prochaine édition ?

Oui, j'ai déjà des idées. J'ai repéré des troupes à l'étranger que j'aimerais inviter à la prochaine édition. Pour le reste, nous allons continuer dans notre lancée avec cette nouvelle équipe qui s'est formée autour de moi. J'avais aussi envie de travailler avec une troupe professionnelle – qui vient tous les ans comme tête d'affiche et qui sont les parrains du festival pour les élèves – pour monter une pièce avec les professeurs dès le mois de décembre afin de présenter quelque chose aux élèves. Ça serait un petit travail théâtral très modeste, mais je pense que ça pourrait être intéressant d'avoir une petite pièce de théâtre des professeurs.



Mine Çerçi

Le théâtre privé à Istanbul (2)

À Istanbul (je parle spécifiquement d'Istanbul, car c'est la ville dont je connais le mieux le milieu du théâtre, mais je pense que la situation est similaire dans d'autres villes), le théâtre privé offre plusieurs options au public stambouliote. Il est possible de se divertir grâce à des comédies musicales ou à des vaudevilles, de découvrir de nouveaux auteurs contemporains turcs ou étrangers à travers de nouveaux textes, et d'appréhender une nouvelle interprétation des grands classiques avec une recherche d'une nouvelle esthétique. Cette recherche artistique devrait normalement être subventionnée par des fonds publics et être pratiquée dans des théâtres nationaux et municipaux. Mais l'absence de politiques culturelles nationales et municipales oblige les théâtres privés à développer des stratégies pour assurer leur existence.



Le cinéma de Kadıköy est un lieu historique. Avant d'être transformé en cinéma, c'était un théâtre. Aujourd'hui, il ouvre ses portes aux cinéphiles, mais aussi aux activités musicales et théâtrales.

Renouveler continuellement son public et l'instruire devient alors une question de survie pour un théâtre. Je parle de « survie » économique, mais aussi artistique. Pourquoi est-ce nécessaire de chercher constamment de nouveaux publics et le sensibiliser à l'art ? La réponse se cache sous le paradoxe de l'œuf et de la poule : est-ce que c'est le public qui détermine le climat artistique d'une ville ainsi que l'orientation esthétique des artistes ou est-ce que c'est l'inverse ? Est-ce que c'est toujours l'artiste qui influence le public, le guide comme une visionnaire et suscite chez lui de nouvelles sensibilités vis-à-vis des nouvelles esthétiques ? Comment chercher de nouvelles esthétiques dans un climat artistique déterminé par le goût d'un public qui est étranger à ces recherches ? Est-il possible d'influencer le public et de développer son goût simplement à travers des œuvres ? Ne faudrait-il pas créer d'autres occasions pour provoquer des rencontres avec le public afin de le transformer ? L'instruction peut être une réponse à ce dilemme. Des rencontres autour de spectacles ou d'ateliers sur l'histoire de l'art et les arts du spectacle seraient un point de départ pour établir des liens et une relation d'échanges avec son public. En outre, rechercher un nouveau public — composé de ceux qui ne s'intéressent pas au théâtre, mais plutôt à la musique, au cinéma ou à l'art contemporain — et essayer de les orienter vers le théâtre peut être une autre initiative pour provoquer la créativité artistique. Si le théâtre désire se renouveler et trouver une originalité créative, il a besoin de renouveler et varier son public qui a autant besoin de voir des nouveautés sur scène que le théâtre a besoin d'être provoqué par de nouveaux publics.



Sirma Parman

Les Tournesols de Vincent Van Gogh

Il était une fois, fin 1887, un artiste en difficulté qui a accroché des dizaines de tableaux aux murs du Grand Bouillon-Restaurant du Chalet à Paris. Il se nommait Vincent Van Gogh. Au-dessus des tables où les Parisiens défavorisés allaient manger se trouvaient des œuvres de Van Gogh, ainsi que d'Henri de Toulouse-Lautrec, d'Émile Bernard et d'autres artistes avant-gardistes qui deviendront célèbres. Mais les tableaux ne recevaient pas en ces lieux le crédit qu'ils méritaient. D'ailleurs, après s'être disputé avec le propriétaire, Van Gogh est parti en emmenant ses peintures. Pourtant, Paul Gauguin, qui s'était rendu dans ce restaurant, avait remarqué quelques huiles de Van Gogh, et particulièrement ses natures mortes de tournesols. Quand Gauguin a demandé deux des peintures, Van Gogh les a échangées contre une seule œuvre de son collègue symboliste. L'attention soutenue de Van Gogh pour les tournesols est remarquable, particulièrement lorsqu'on tient compte du fait que, jusqu'au XIX^e siècle, les fleurs ne sont pas prisées dans le milieu de la peinture. Face aux grands tableaux de l'histoire religieuse qui sont considérés comme les œuvres les plus prestigieuses dans le monde de l'art, les natures mortes et les paysages étaient considérés

comme des sujets moins valables. Ces distinctions se sont dissipées chez les réalistes et les impressionnistes français qui ont embrassé des scènes et des objets de la vie quotidienne en tant que sujets dignes d'être au cœur du processus artistique.

Le peintre français Édouard Manet était un chef de file dans cet effort. Il affirmait que la nature morte était « la pierre de touche de la peinture ». En 1880, peu avant sa mort, Manet s'est d'ailleurs particulièrement concentré sur les fleurs. Il dessinait les bouquets que ses amis lui apportaient alors qu'il était souffrant.

Van Gogh a commencé à peindre des tournesols durant l'été 1886. Il reviendra sur le sujet deux ans plus tard, après avoir invité Gauguin à séjourner dans sa maison jaune à Arles. Comme geste d'accueil, Van Gogh a décoré la chambre de Gauguin avec une série de peintures de tournesols.

Il est aussi intéressant de noter que, au début, Van Gogh utilisait le tournesol comme un élément décoratif de ses œuvres, mais avec le temps cette fleur était devenue une composante presque sacrée de son art. En examinant ses derniers tableaux, on constate que le tournesol représente la lumière, il est considéré comme le symbole d'une vie honnête vécue dans la nature. Par exemple, pendant son séjour à l'asile, il a rêvé de la campagne néerlandaise. À l'époque, Van

Gogh révéla à son frère Theo que, durant sa maladie, il avait pensé à leur maison et à leur jardin de Zundert. Un peu plus tôt, il avait peint ce jardin de mémoire. C'est un tableau qui représente sa mère et sa sœur immergées dans un jardin fleuri, entourées de tournesols.



Agenda culturel Juillet 2019

Festival international d'opéra d'Istanbul

Du 2 au 14 juillet
Zorlu PSM, Istanbul



Organisé par la Direction générale de l'Opéra et du Ballet du ministère de la Culture et du Tourisme, le Festival international d'opéra d'Istanbul, qui célèbre ses dix ans cette année, se tiendra du 2 au 14 juillet. Pour la première fois, le théâtre du Bolchoï de Moscou donnera deux représentations pour clôturer en beauté le festival.

Exposition « Lieux Saint Partagés »

Jusqu'au 14 juillet
Depo, Istanbul
Vous avez encore quelques jours pour découvrir cette exposition, organisée



par Dr. Dionogi Albera et Dr. Manoël Pénicaud, qui propose une réponse à la division actuelle et profonde de notre monde en explorant diverses régions de la Méditerranée et du Moyen-Orient afin de montrer que le pluralisme entre les cultures est possible.

Festival Big Burn

Du 26 au 28 juillet
Suma Beach, Istanbul

C'est certainement LE festival de musique électronique d'Istanbul qu'il ne faut pas manquer ! Fête sur la plage au rythme des sons des meilleurs DJ du monde, le programme promet d'être survolté.



Festival international de musique classique de Gümüşlük

Jusqu'à mi-août
Gümüşlük, Bodrum

Pour les amoureux de musique classique, nous ne pouvons que vous inciter à vous rendre à la 14^{ème} édition de ce festival incontournable. Si les concerts dans trois lieux d'exception vous raviront, sachez que le festival propose aussi



des masterclass de violoncelle, de piano, de violon et de contrebasse, et accueillera des musiciens de jazz et de musique du monde venant des quatre coins du globe.

Festival de Jazz d'Istanbul

Jusqu'au 18 juillet
Istanbul

Organisé par la Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (İKSVA), le 26^{ème} Festival de jazz d'Istanbul accueillera les grands noms et les nouvelles découvertes du monde du jazz contemporain. Le festival mettra en vedette plus de 300 artistes dans 27 lieux différents d'Istanbul.

